La conjugaison des verbes creux : approche lexicale vs. approche phonologique

Georges Bohas

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/beo/4791>

DOI : 10.4000/beo.4791

ISSN : 2077-4079

Éditeur

Presses de l'Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2017

Pagination : 37-50

ISBN : 978-2-35159-731-6

ISSN : 0253-1623

Référence électronique

Georges Bohas, « La conjugaison des verbes creux : approche lexicale vs. approche phonologique », *Bulletin d'études orientales* [En ligne], LXV | 2017, mis en ligne le 01 avril 2019, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/beo/4791> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/beo.4791>

La conjugaison des verbes creux : approche lexicale vs. approche phonologique

Georges BOHAS

Résumé : Dans cet article, je retrace l'évolution des études de phonologie arabe des années 70 à 80, en mettant en exergue la contribution apportée par D.E. Kouloughli. Je montre ensuite comment j'en suis venu à douter de l'intérêt d'une conception de la phonologie fondée sur des représentations abstraites du style de celles des grammairiens arabes et je propose un traitement lexical dont je donne une idée concernant les verbes dits « creux » *ağwaf*.

Mots-clés : phonologie, morphologie, lexique arabe, verbes défectueux.

Abstract: In this article I review the evolution of Arabic phonology studies during the 1970's and 1980's underlining the contribution of D.E. Kouloughli. Then I show how I came to doubt the relevance of a conception of phonology based on abstract representations along the lines of those of Arab grammarians. I go on to propose a lexical treatment which I illustrate with the so-called "empty" verbs *ağwaf*.

Keywords: phonology, morphology, Arabic lexicon, hollow verbs.

ملخص : أتعرض في هذا المقال لتطور الدراسات الفونولوجية العربية من السبعينات إلى الثمانينات ، موضحاً ما قدّمه جمال الدين كولوغلي من إسهامات علمية في هذا المجال. وسأبين بعد ذلك كيف أنني توصلت إلى الشك في جدوى تصور فونولوجي يستند إلى تمثيلات مجردة على طريقة النحاة العرب وكيف اقترحت معالجة معجمية من خلال دراستي للفعل الأجوف.

الكلمات المحورية : فونولوجيا ، مورفولوجيا ، المعجم العربي ، الفعل الأجوف.

Historique

Je vais reprendre ici une réflexion que j'ai menée durant une trentaine d'années en collaboration avec Djamel Eddine Kouloughli et Jean-Patrick Guillaume sur les verbes arabes dits « creux » ou « concaves ». ¹ Il s'agit des verbes dont le radical est composé de deux consonnes et d'une voyelle longue, comme *qāla* ² « il a dit », *bā'a* « il a vendu » et *hāfa* « il a craint ». Depuis les débuts de la réflexion grammaticale arabe, ces verbes ont retenu l'attention des grammairiens, puis des linguistes. En effet, vu ce que l'on sait sur la structure morphologique de la langue, on s'attend à ce qu'un verbe arabe manifeste trois consonnes dans toutes ses formes, comme *kataba/katabtu* « il a écrit/j'ai écrit » ou au moins dans quelques-unes, comme *ramā/ramaytu* « il a tiré, j'ai tiré ». Dans ce dernier cas, la forme *ramaytu* fait bien apparaître trois consonnes, RMY, cette troisième étant un glide. En revanche, dans les verbes creux n'apparaissent jamais que deux consonnes et une voyelle longue. Les grammairiens arabes et les linguistes qui ont adopté leurs hypothèses ont régularisé ces verbes en disant qu'à un niveau abstrait ils ont bien trois consonnes, la disparition de la troisième étant due aux règles de la phonologie. Cette troisième consonne est identifiée en ayant recours à la forme verbo-nominale (*maṣdar*). Par exemple, pour *qāla*, la forme verbo-nominale est *qawlun* qui fait apparaître trois consonnes, l'une d'elles étant le glide w médian. On prend ce w et on le restitue comme deuxième consonne, soit : QWL. Reste à argumenter pour établir quelle est la représentation vocalique abstraite. Pour les grammairiens arabes, c'est *qawala*. Blachère et Gaudefroy-Demombynes (1937) trouvaient plus commode de poser *qawula*, ce qui est parfaitement aberrant puisque le schème CaCuC est propre aux verbes intransitifs. En retenant l'hypothèse des grammairiens arabes, on arrive donc à un parallélisme entre les verbes « sains » et les verbes « creux » :

<i>kataba/katabtu</i>	« il a écrit/j'ai écrit »
<i>qawala/qawaltu</i>	« il a dit/j'ai dit »

avec des radicaux comportant trois consonnes : KTB et QWL. Le problème est alors de passer des représentations abstraites : *qawala/qawaltu*, *baya'a/baya'tu* et *hawifa/hawiftu*, aux formes attestées : *qāla/qultu* ; *bā'a/bi'tu* et *hāfa/hiftu*. Pour les linguistes d'aujourd'hui, ces représentations abstraites correspondent à ce qu'ils appellent des représentations phonologiques, c'est pourquoi, suivant leur usage, je les ferai désormais figurer entre barres obliques // quand je voudrai insister sur ce point.

-
1. Je remercie Danielle Leeman qui a bien voulu relire ce texte et me faire part de ses commentaires de linguiste non arabisante, lesquels m'ont amené à modifier ou réécrire bien des points.
 2. Ne sont écrites en italiques que les formes attestées.

La situation au début des années 70

Un de mes premiers travaux en tant qu'étudiant de maîtrise ³ avait été de trouver des règles pour dériver les différentes formes verbales attestées à partir de représentations abstraites motivées par analogie dans la perspective des grammairiens arabes. À l'époque, aucun arabisant français n'avait eu connaissance des travaux menés par Brame au MIT sur la phonologie de l'arabe. Sa thèse, intitulée *Arabic Phonology. Implications for Phonological Theory and Historical Semitic* (1970), traitait justement de ce problème ; elle partait des représentations abstraites (phonologiques) des grammairiens arabes et dérivait les formes attestées (phonétiques) via une liste de règles ordonnées dans la perspective de la phonologie générative élaborée par Chomsky et Halle et appliquée par eux à l'anglais dans leur fameux ouvrage, *The Sound Pattern of English* (1968).

Brame, Kouloughli et Bohas

Ce n'est qu'en 1974, à l'Université Paris 8, que j'ai obtenu de François Dell une copie ronéotée de la thèse de Brame, que je me suis aussitôt mis à étudier. Il s'agissait en effet pour moi d'une double découverte : je découvrais d'une part ce qu'était la phonologie générative à Paris 8 et, d'autre part, ce qu'était une phonologie de l'arabe en termes de règles de réécriture ordonnées du type SPE (*The Sound Pattern of English*). En 1975, après ma thèse de troisième cycle qui était une grammaire de la métrique arabe en termes de règles de réécriture, j'étais pensionnaire scientifique à l'Institut français d'études arabes de Damas (IFEAD) et, parallèlement à mes recherches sur les théories des grammairiens arabes en phonologie et en morphologie, je donnais aux boursiers arabisants un séminaire qui était une traduction résumée et mise en forme selon les normes d'un cours de la thèse de Brame. J'avais même proposé au directeur d'en faire la traduction s'il acceptait de la publier dans la collection de l'Institut. Il avait refusé en invoquant pour motif que l'IFEAD ne publiait que des œuvres originales et non des traductions d'ouvrages ; c'est donc que je n'étais pas parvenu à lui faire comprendre que la thèse de Brame constituait un apport original, qui renouvelait complètement notre manière de voir la phonologie de l'arabe, fût-elle traduite !

Qu'ont donc en commun ces deux approches, celle de Brame et celle des grammairiens arabes ? Dans les deux cas, la phonologie comporte un niveau de représentation abstrait qui est reconstruit par analogie et un niveau concret qui est la meilleure représentation possible de la forme attestée. Par exemple, pour [qultu] ⁴ « j'ai dit », où *tu* est pour Brame un suffixe de conjugaison et pour les grammairiens arabes un nom sujet, le radical ne comporte que deux consonnes et une voyelle brève : *qul+tu*, par le moyen décrit ci-dessus on arrive

3. À l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, sous la direction du professeur André Roman.

4. Conformément à l'usage des linguistes, j'utilise les crochets quand je veux insister sur le fait qu'il s'agit d'une représentation phonétique.

à restituer la consonne manquante et à établir que la forme /qawal+tu/ est conforme à la structure CVCVC+X des radicaux verbaux triconsonantiques comme *katab+tu* « j'ai écrit » :

CVCVC

katab

qawal

Par un procédé analogue, on peut également normaliser *bā'a* « il a vendu » et *ḥāfa* « il a craint » :

CVCVC

qawal

baya^c

ḥawif

Ces représentations abstraites (phonologiques) sont soumises à des règles qui les transforment en représentations phonétiques et c'est là que les deux approches divergent. Pour Brame, les règles de réécriture utilisent le formalisme de la phonologie générative standard, sont markoviennes et forment une liste ordonnée. Pour les grammairiens arabes, les règles ne sont pas markoviennes, elles peuvent se référer à l'état initial de la dérivation ou se combiner optimalement pour aboutir à la forme appropriée. Pour une description détaillée de l'organisation de la phonologie des verbes creux chez les grammairiens arabes, on se reportera à Bohas et Guillaume (1984, chapitres 9 et 10).

Toutefois, ces longues dérivations de la phonologie générative, comme ces règles de substitution et de mutation des grammairiens arabes, quelque sophistiquées qu'elles soient, apparaissent inutilisables dans l'enseignement. C'est pourquoi je m'étais attelé à donner une version simplifiée du système de Brame dans la revue *Les lettres modernes*⁵. Je me disais alors que les règles

doivent être suffisamment générales pour rendre compte d'un maximum de faits, tout en tenant compte de l'observation suivante : un système de règles qui, au terme d'une longue dérivation produit la forme voulue ne paraît pas être optimal pour l'enseignement. À la place de cette dérivation, il me paraît préférable de poser une seule règle, immédiatement opératoire, même si elle paraît *ad hoc*, en supposant que l'étudiant, avec l'accroissement des données et des règles, pourra raffiner la règle en question.

Malheureusement, dans cet essai, je restais encore trop proche du modèle SPE, dont je ne me libérerais que dans Bohas (2010), comme je le montrerai plus loin.

D.E. Kouloughli était venu, lui aussi, à la grammaire générative à la même époque, et je pense que F. Dell avait joué pour lui le même rôle de passeur que pour moi. Il préparait à l'Université Paris 7 sa thèse sur le parler de Mila et il était tout aussi féru de Brame que moi, mais ce qu'il voulait, lui, c'était faire mieux que Brame, c'est-à-dire élaborer pour les mêmes données une grammaire plus simple. Comme il le dit dans l'article intitulé « Sur

5. BOHAS (1975).

le traitement des glides dans la phonologie de l'arabe standard », publié dans le premier numéro de la revue *Analyses Théorie*, D.E. Kouloughli se situait dans la perspective de *Syntactic structures* (CHOMSKY, 1957) concernant la procédure d'évaluation des grammaires et adoptait pour cette dernière la moins ambitieuse, celle qui consiste à demander à la Théorie Générale de sélectionner celle des deux grammaires qui est la meilleure pour une langue donnée (KOULOUGHLI, 1979, p. 55) :

La langue analysée sera l'arabe standard, et le corpus concernera l'ensemble des formes dont la structure morphologique présente des glides. Quant aux deux grammaires soumises à la procédure d'évaluation, il s'agira d'une part de celle que Brame propose dans sa thèse (1970) et d'autre part d'une grammaire concurrente que nous proposons, et dont nous espérons montrer qu'elle est, en l'état, « the better grammar of the language ». La comparaison entre ces deux grammaires n'est bien sûr possible que parce que deux conditions essentielles sont réunies :

- 1- Elles se réfèrent (du moins en principe) au même cadre, celui de SPE [...]
- 2- Elles font la même hypothèse sur les représentations phonologiques profondes de l'arabe standard.

Tout au long de l'article, D.E. Kouloughli met en œuvre les deux grammaires pour dériver les formes cruciales et établir que sa grammaire à lui est la meilleure, tout en reconnaissant *in fine* « qu'il reste encore beaucoup à faire avant de disposer de la « bonne » grammaire » (KOULOUGHLI, 1979, p. 87).

L'avantage de publier dans une revue à faible diffusion comme *Analyses Théorie* était de mettre rapidement ses idées en circulation, l'inconvénient étant que, trente ans après, il est extrêmement difficile de se procurer le texte en question.

Quant à moi, je fis de cet article la ligne directrice de mon initiation à la phonologie arabe durant de longues années d'enseignement à l'Université Paris 8. Restait néanmoins le problème auquel je m'étais confronté dans Bohas (1975) : comment formuler ces processus dans une grammaire destinée à l'apprentissage ? En d'autres termes, comment permettre aux étudiants de produire des formes correctes à moindre frais et aux professeurs ou agrégatifs de répondre à la question : quelles sont les principales règles de la conjugaison des verbes creux comme *qāla* ou défectueux ⁶ comme *ramā* ? Je m'étais placé dans la perspective qui est celle des grammairiens arabes, et de l'article de Djamel Eddine, à savoir que les verbes « défectueux » et « creux », à un certain niveau de représentation, ont une structure identique à celle des verbes réguliers comme *kataba* et que, en d'autres termes, au niveau abstrait, ils ont la même structure triconsonantique CaCaCa :

CaCaCa

kataba

ramaya

qawala

6. En 2001, la question a été posée à l'écrit de l'agrégation d'arabe : « Relevez les verbes de troisième consonne radicale w ou y (verbes défectueux) dans les deux textes. Donnez les règles principales de leur conjugaison ».

Mais au lieu d'un système de règles ordonnées, je proposai un certain nombre de généralisations qui me semblaient répondre aux besoins des apprenants. L'article issu de ces réflexions était destiné au mémorial du Père L. Pouzet (décédé en 2002) et, comme il tardait à paraître, je l'ai mis sur mon site internet ⁷, où l'on peut toujours le consulter ; en fin de compte, il est paru dans le volume 9 des *Annales de l'Institut des Lettres Orientales* (2002-2010). Un exemple de ces généralisations devrait suffire. Soit la généralisation :

Gén. 5, concernant les verbes creux : le glide, w ou y, est précédé d'une consonne et suivie d'une voyelle brève ; en ce cas, l'effacer, garder la voyelle qui suit et l'allonger en syllabe ouverte, l'abrégé en syllabe fermée.

Application : /yaqwul+u/	>	yaqūlu
/yaqwul+na/	>	yaqulna
/qwul/	>	qul
/qwul+ū/	>	qūlū
/qwul+na/	>	qulna
/yabyi ^c +u/	>	yabī ^c u
/yaḥwaf+u/	>	yaḥāfu
/yanyal+u/	>	yanālu
/yabyi ^c /	>	yabī ^c
/yaḥwaf/	>	yaḥaf
/ʾaqwam+a/	>	ʾaqāma ⁸
/ʾaqwam+tu/	>	ʾaqamtu
/mubya ^{c+un} /	>	mubā ^{un}
/muḥyaf+ ^{un} /	>	muḥāf ^{un}
/yuqwim+u/	>	yuqīmu
/yuzyad+u/	>	yuzādu
/muqwim+ ^{un} /	>	muqīm ^{un}
/muḥwif+ ^{un} /	>	muḥīf ^{un}

7. http://matricesetymons.ens-lyon.fr/medias/fichier/defectueux222final_1460559008413-pdf.

8. À retenir : il ne se passe rien dans ʾaṭwalu, mā ʾaṭwala-hu, dans les noms d'instruments, comme miqwadun (voir la liste de BLACHÈRE et GAUDEFRY-DEMOMBYNES, 1937, p. 144), et dans les formes IX comme ibyaḍḍa, exceptions qu'il faut apprendre par cœur.

9. BLACHÈRE et GAUDEFRY-DEMOMBYNES (1937, p. 141) donnent quelques verbes où l'application de la généralisation est facultative. Il est au moins un cas où l'application/non-application est corrélée à une différence sémantique : istḡāba/istaḡwaba.

/makwan+ ^{un} /	>	<i>makān^{un}</i>
/maqyl+ ^{un} /	>	<i>maqīl^{un}</i>
/mazyid+ ^{un} /	>	<i>mazīd^{un}</i>
/istaqwal+a/	>	<i>istaqāla</i> ⁹
/istaqwal+tu/	>	<i>Istaqaltu</i>
/yastaqwil+u/	>	<i>yastaqīlu</i>

On peut constater qu'à partir d'une forme abstraite conforme aux hypothèses des grammairiens arabes, Gén. 5 (généralisation n° 5) donne directement la forme attestée, sans nécessiter de règles ordonnées ni de dérivation complexe.

Doutes

Les diverses présentations orales de ces généralisations formulées de la manière la moins technique possible m'ont convaincu que je n'étais pas sur la bonne voie, car en fait, aucun arabophone d'aujourd'hui n'est concerné par le passage de la représentation abstraite /qawaltu/ à [qultu], pour la bonne raison que les arabophones d'aujourd'hui n'ont pas accès à ce niveau de représentation abstrait /qawaltu/, et ce parce que le prétendu « sentiment de la racine » que certains orientalistes leur prêtent n'existe pas. Les arabophones sont comme les autres humains : ils ne naissent pas avec ce “sentiment” ou cette “intuition” mystérieuse qui leur permettrait d'identifier une racine et un schème. Plus significatif encore est le fait que dans l'enseignement, de la Tunisie au Maroc, les élèves sont “dressés” à ne pas identifier ce niveau abstrait. En somme, le niveau de représentation abstrait /qawaltu/ et /ḥawiftu/ n'est plus du tout à leur disposition, à supposer qu'il l'ait jamais été. Pour eux, la représentation initiale du verbe est simplement celle de l'accompli : *qāla* et *ḥāfa*. Quand on leur demande quel est le schème de *qāla*, ils répondent tout simplement « fāla » en remplaçant les consonnes de *qāla* par celles de *fa'ala*, en jetant la consonne médiane et en gardant la voyelle longue, ce qui démontre qu'ils n'ont absolument plus accès à un niveau de représentation abstrait comme /qawala/. Il est vrai que les arabisants occidentaux de ma génération ¹⁰, qui ont appris l'arabe en faisant usage explicite de la racine et du schème, ont bien de la peine à l'admettre, mais c'est ainsi.

Étant admis que les représentations abstraites n'existent pas dans la conscience des locuteurs et que les éléments qui permettent de les poser hypothétiquement, à savoir la racine et le schème, sont de simples concepts élaborés par les grammairiens, à quoi bon s'évertuer à trouver des règles pour en dériver les représentations phonétiques ? Sauf à considérer qu'un modèle grammatical scientifique n'est pas à évaluer selon son réalisme, autrement dit, en l'occurrence, l'exactitude de sa correspondance relativement aux savoirs

10. C'est-à-dire ceux qui sont nés vers le milieu du xx^e siècle.

effectifs des locuteurs ; et même si c'était le cas, ce qui vaudrait alors pour la recherche ne va pas de soi dans le domaine de l'enseignement-apprentissage.

De surcroît, suivre les grammairiens arabes n'est pas une nécessité ; de nombreuses études se situent d'ailleurs dans des cadres radicalement différents. Ainsi, Rosenthal (2006) travaille dans le cadre de la théorie de l'optimalité, et Chekayri et Scheer (1996, 1998) dans celui de la phonologie du gouvernement. Quant à ces derniers, l'introduction de leur article de 1998 donne une bonne idée de son contenu :

L'objet de cet article est d'établir la nature non lexicale des semi-voyelles dans les racines défectueuses en arabe. Nous montrerons que tout glide qui apparaît dans une quelconque forme verbale est entièrement prédictible à partir de la voyelle qui se trouve entre Cj et Ck ¹¹. Il sera soutenu que la relation liant cette voyelle et le glide avoisinant est de type apophonique ¹².

Cela montre que l'hypothèse d'une représentation sous-jacente triconsonantique (comme /ramaya/ et /qawala/) pour tous les verbes ne va pas de soi et qu'une grammaire pourrait très bien fonctionner avec une représentation comme /d'a/ pour dériver *da'ā* et *da'awtu* et comme /qal/ ou encore /ql/ pour dériver *qāla* et *qultu*. En somme, /da'awa/ et /qawala/ ne sont rien d'autre que des créations de grammairiens qui se justifient dans le cadre d'une hypothèse sur l'organisation de la grammaire. En fait /da'awa/ et /qawala/ n'existent pas ; ils ne vont pas de soi et ce ne sont pas des données. Ce n'est pas parce que cette hypothèse est plus que millénaire qu'elle est la bonne. On trouvera encore une autre analyse dans le cadre de la phonologie déclarative (ANGOUJARD, 2006) ; dans ce contexte, les niveaux de représentation abstraite étant proscrits, poser une représentation /qawala/ sous-jacente à [qāla] n'a aucun sens.

Malheureusement, la reformulation pédagogique de ces études conduites indépendamment du cadre des grammairiens arabes reste à faire. Certes, on ne demande pas à un article de linguistique d'être accessible aux écoliers, mais on pourrait s'efforcer de mettre ces recherches à la disposition des étudiants, puisque l'enseignement de l'arabe inclut toujours celui de la grammaire, particulièrement pour ce qui concerne les conjugaisons. Et, vu ce qui précède, au lieu de s'acharner à proposer des explications en termes de représentation abstraite, ne vaudrait-il pas mieux partir d'unités existantes, comme *qāla* et *ḥāfa* et envisager un traitement lexical plutôt qu'un traitement phonologique ?

11. Autrement dit, entre la deuxième et la troisième consonne.

12. Une version plus développée de ces analyses est disponible en ligne sous le lien suivant : www.unice.fr/dsl/tobweb/papers/Chek-ScheerAppGlides.fr et est parue dans CHEKAYRI et SCHEER (2003).

Un traitement lexical ¹³

Si l'on veut créer un modèle lexical qui ne fasse appel ni au schème ni à la racine, en partant toujours de l'idée des grammairiens selon laquelle la forme de base de la conjugaison est l'accompli ¹⁴, on doit abandonner le beau parallélisme : CaCaCa/kataba// ramaya//qawala/au profit de *kataba*, *ramā*, *qāla*. En d'autres termes, il faut cesser de poser l'existence d'un radical unique triconsonantique CVCVC pour l'accompli et ya+CCVC pour l'inaccompli pour partir de radicaux divers : CVCVC, CāC et CaCā pour les accomplis, soit : *kataba*, *qāla* et *ramā* et ya+CCVC+u, yaCṽC+u ¹⁵ et ya+CCṽ pour les inaccomplis, soit : *yaktubu*, *yaqūlu* et *yarmī*. En revanche, une donnée demeure de toute façon indispensable quel que soit le modèle que l'on adopte : la connaissance de la voyelle apophonique, autrement dit, celle de l'inaccompli ; en d'autres termes, il faut que le lexique fournisse l'information : *katab/u* (c'est-à-dire que l'inaccompli de *kataba* sera *yaktubu* et non *yaktibu* ou *yaktabu*), ce que tous les dictionnaires présentent, d'une manière ou d'une autre. On aura donc *katab/u* et *ḍarab/i* comme point de départ pour conduire à *yaktubu* et *yaḍribu* comme forme inaccomplie dérivée.

Concernant les verbes creux, le lexique devra fournir deux radicaux pour l'accompli, ainsi que la voyelle apophonique : un radical CāC lorsque le suffixe commence par une voyelle et un radical CvC lorsque le suffixe commence par une consonne. Pour l'inaccompli, un radical CṽC suffira. Soit pour *qāla*, *qultu*, à l'accompli :

Rad1 qāl/_V,

Rad2 qul/_C,

vapoph : u

ce qui se lit : radical = qāl si suivi de voyelle, radical = qul si suivi de consonne, voyelle apophonique : u.

- Formes avec suffixe commençant par une voyelle : RAD1
 - qāl+a
 - qāl+at (+ā)
 - qāl+ū
 - qāl+ā
- Formes avec suffixe commençant par une consonne : RAD2
 - qul+tu

13. J'ai longuement discuté avec Djamel Eddine Kouloughli de la formulation de cette grammaire, formulation qui allait à l'encontre de notre point de départ, mais qui nous a semblé inéluctable. On trouvera dans BOHAS (2016) l'extension de ce traitement aux verbes défectueux.

14. Ce qui est diachroniquement faux.

15. Nous utilisons ce symbole ṽ pour « voyelle longue ».

qul+ta

qul+ti

qul+na

qul+nā

qul+tum(ā)

qul+tunna

- Inaccompli : le radical étant CVC et la voyelle apophonique u, la forme ya+qūl+u est immédiate. Il en va de même pour ya+qūl+ūna, ya+qūl+āni.

Les seules formes à l'inaccompli indicatif qui nécessiteront l'intervention d'une règle seront *taqulna* et *yaqulna*. La représentation initiale sera en effet ya+qūl+na. La seule règle requise est donc :

En syllabe fermée, une voyelle longue s'abrège : yaqūlna > *yaqulna* et taqūlna > *taqulna*.

À l'apocopé, la règle d'abrégement s'appliquera bien entendu à lam taqūl > *lam taqul*, puisque dans taqūl le ū est en syllabe fermée.

Application : exemples

bā^ʕa/bi^ʕtu/yabi^ʕu

- Accompli : Rad1 bā^ʕ/_V,
Rad2 bi^ʕ/_C,
vapoph : i
- Formes avec suffixe commençant par une voyelle : RAD1
bā^ʕ+a
bā^ʕ+at (+ā)
bā^ʕ+ū
bā^ʕ+ā
- Formes avec suffixe commençant par une consonne : RAD2
bi^ʕ+tu
bi^ʕ+/ta
bi^ʕ+/ti
bi^ʕ+na
bi^ʕ+nā
bi^ʕ+tum(ā)
bi^ʕ+tunna

- Inaccompli : le radical est CVC, la voyelle apophonique étant i, la forme ya+bī^c+u est immédiate. Il en va de même pour ya+bī^c+ūna, ya+bī^c+āni.

À l'apocopé, la règle d'abrégement s'appliquera bien entendu à 'abī^c, tabī^c, etc., puisque dans 'abī^c, le ī est en syllabe fermée, pour donner 'abi^c, tabi^c, etc.

ḥāfa/ḥiftu/yahāfu

- Accompli : Rad1 ḥāf/_V,
Rad2 ḥif/_C,
vapoph : a
- Formes avec suffixe commençant par une voyelle : RAD1
ḥāf+a
ḥāf+at (+ā)
ḥāf+ū
ḥāf+ā
- Formes avec suffixe commençant par une consonne : RAD2
ḥif+tu
ḥif+ta
ḥif+ti
ḥif+ta
ḥif+na
ḥif+nā
ḥif+tum(ā)
ḥif+tunna
- Inaccompli : le radical étant CVC et la voyelle apophonique étant a, la forme ya+ḥāf+u est immédiate. Il en va de même pour ya+ḥāf+ūna, ya+ḥāf+āni.
- À l'apocopé, la règle d'abrégement s'appliquera bien entendu pour donner 'aḥaf, taḥaf, etc., puisque dans 'aḥāf, le ā est en syllabe fermée.

Le passif

Au passif, les verbes creux présentent les alternances suivantes :

qāla :	qīla	qiltu
	yuqālu	yuqalna
bā'a :	bī'a	bu'tu
	yubā'u	yuba'na

ḥāfa :	ḥīfa	ḥuftu
	yuḥāfu	yuḥafna

En somme, à l'accompli, le radical suivi de consonne manifeste une polarité avec celui de l'actif, bien que, dans la conception traditionnelle la représentation sous-jacente soit analogue : fu'iltu /quwiltu/, /buyi'tu/ et /ḥuwiftu/ :

actif	passif
qultu	qiltu
bi'tu	bu'tu
ḥiftu	ḥuftu

- À l'inaccompli, un radical suffit pour les trois : CāC.

yuqāl+u	yuqālna	>	yuqalna
yubā'u	yubā'na	>	yuba'na
yuḥāfu	yuḥāfna	>	yuḥafna

La règle d'abrégement rend compte des formes où le suffixe est à initiale consonantique.

- À l'accompli, le radical du premier des trois verbes ci-dessus est qīl pour les deux types de suffixes, tandis que pour les deux autres, l'alternance est la suivante :

bī'/_V	et	ḥīf/_V
bu'/_C		ḥuf/_C

Sont ainsi dérivées les formes citées ci-dessus :

qīl+tu, bu'+tu et ḥuf+tu	>	qiltu, bu'tu et ḥuftu
qīl+a, bī'+a et ḥīf+a	>	qīla, bī'a et ḥīfa

La règle d'abrégement s'applique à qīl+tu pour donner *qiltu*.

Résumé

Ainsi, pour les verbes creux, l'organisation lexicale se compose de :

- Accompli : Radical_i, radical_j + suffixe _V_i ou _C_j
exemple : Rad1 qāl/_V,
Rad2 qul/_C,
vapoph : u
- Inaccompli : Préfixe+CVC+suffixe ; cette voyelle *ṽ* a le timbre de la voyelle apophonique.

Conclusion

La phonologie se résume donc pour le moment à une règle : $\tilde{v} > v$ en syllabe fermée.¹⁶

La comparaison de la proposition présentée ci-dessus avec la grammaire des grammairiens arabes et des orientalistes et linguistes qui s'en inspirent fait apparaître un changement de perspective total, en même temps qu'une grande simplicité et une grande économie, qualités précieuses dans le domaine de l'enseignement-apprentissage. Au lieu de partir d'une représentation abstraite unique CVCVC, on part de trois radicaux, deux pour l'accompli, ex : *qāl/qul*, et un pour l'inaccompli : *CṽC* ; mais ces trois radicaux existent bien dans la réalité et le locuteur peut les prononcer : *qāla, qālū ; qultu, qulta ; taqūlu, yaqūlūna*, etc., ce qui n'est pas le cas pour les formes abstraites /qawaltu/ et /ḥawiftu/, etc.

La grammaire lexicale que je propose, qui part d'une décomposition radical+suffixe sans mentionner le niveau de représentation « racine », ne me semble pas scandaleuse : elle ressemble étrangement aux grammaires proposées par les grammairiens syriaques¹⁷, qui ont toujours refusé les élucubrations abstraites des grammairiens arabes, alors que les deux langues présentent des alternances analogues.

16. L'examineur de l'agrégation d'arabe mentionné dans la note 6 risque fort d'être déçu.

17. Voir BOHAS (2008).

Bibliographie

- ANGOIJARD Jean-Pierre 2006, *Phonologie déclarative*, Paris, CNRS éditions.
- BLACHÈRE Régis et GAUDEFROY-DEMOMBYNES Maurice 1937 [1975], *Grammaire de l'arabe classique*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- BOHAS Georges 1975, « Quelques règles pour la conjugaison du verbe en arabe littéral », *Les langues modernes* 4, p. 345-356 ; traduit en arabe dans *Revue de la Société de linguistique de Tunis* 1 (1996), p. 24-38.
- BOHAS Georges 2008, « Bar Hebraeus et la tradition grammaticale syriaque », *Parole de l'Orient* 33, p. 145-158.
- BOHAS Georges 2010, « La conjugaison des verbes creux et défectueux », *Annales de l'Institut des Lettres Orientales, In memoriam Louis Pouzet*, 9, p. 33-48.
- BOHAS Georges 2016, « Hollow and defective verbs: a lexical explanation », *Langues et Littératures du Monde Arabe* 10, p. 104-121.
- BOHAS Georges et GUILLAUME Jean-Patrick 1984, *Étude des théories des grammairiens arabes, I. Morphologie et phonologie*, Damas, Publications de l'Institut français de Damas.
- BRAME Michael K. 1970, *Arabic Phonology: Implications for Phonological Theory and Historical Semitic*, Ph. D. Diss., Cambridge, MIT.
- CHEKAYRI Abdallah et SCHEER Tobias 2003, « The Appearance of Glides in Classical Arabic Defective Verbs », *Folia Orientalia* 39, 7-33.
- CHEKAYRI Abdallah et SCHEER Tobias 1996, « The Apophonic Origin of Glides in the Verbal System of Classical Arabic », in Jacqueline LECARME, Jean LOWENSTAMM, et Uri SHLONSKY (éd.), *Studies in Afro-Asiatic Grammar*, The Hague, Holland Academic Graphics, p. 62-76.
- CHEKAYRI Abdallah et SCHEER Tobias 1998, « La provenance apophonique des semi-voyelles dans les formes verbales en Arabe Classique » *Languages and Linguistics* 2, 15-54.
- CHOMSKY Noam et HALLE Morris 1968, *The Sound Pattern of English*, New York, Evanston et Londres, Harper and Row ; trad. Pierre ENCREVÉ, 1973, *Principes de phonologie générative*, Paris, Seuil.
- CHOMSKY Noam 1957, *Syntactic structures*, The Hague, Mouton & Co.
- KOULOUGHLI Djamel Eddine 1979, « Sur le traitement des glides dans la phonologie de l'arabe standard », *Analyses Théorie* 1, p. 54-93.
- ROSENTHAL Samuel 2006, « Glide Distribution in Classical Arabic Verb Stems », *Linguistic Inquiry* 37/3, p. 405-440.